

Note :

Ce roman utilise les mœurs et les événements d'une époque sans la juger. Les personnages ont été totalement imaginés et sont les produits des nombreuses rencontres qui ont traversé la vie de l'auteur.

INTRODUCTION

Je venais de répandre les cendres de ma tante Emma dans le parc d'un crématorium, au pied d'un arbre. Seule parente, je respectais sa volonté qui voulait que celles-ci soient déposées dans ce lieu, proche de l'endroit qu'elle avait sélectionné pour profiter en toute sérénité d'une retraite bien méritée.

Cette technique funéraire était destinée à brûler et réduire en poussières le corps d'un être humain décédé. Depuis la proposition adoptée par le parlement, il n'était plus possible de conserver à domicile les urnes après crémation ou incinération. La loi permettait aux intéressés d'enterrer les cendres dans un jardin ou de les disperser dans un cimetière, en pleine nature, dans un site créé par les communes de plus de 2 000 habitants. J'optai pour la deuxième solution sans en mesurer les conséquences. Elles débutèrent lorsqu'il me fallut suivre l'employé qui balançait à bout de bras le réceptacle dans lequel reposaient les restes de tante Emma. La longueur du parcours m'invita à cogiter sur le sens de notre vie. Accomplir le geste du semeur autour d'un chêne m'en apporta la réponse. D'ailleurs, j'en bâclai le déroulement du recueillement, car j'associai cette cérémonie aux braises éteintes dans l'âtre d'une cheminée. Pour gommer cette désagréable évo-

cation, je la convertis instantanément en clichés joyeux célébrant le ciel bleu et l'ensoleillement d'une fin de mois de juillet. Dans la voiture qui retrouva miraculeusement la direction de la maison de retraite, mes larmes évacuèrent les émotions que j'avais accumulées récemment, mais plus particulièrement ce jour-là. Je les avais certes réprimées, mais elles n'avaient pas résisté à la pression des événements. Cette pause me facilita le franchissement des différentes étapes qui jalonnèrent mon après-midi. Elles consistaient à classer les effets, et à régulariser la situation administrative de ma tante auprès des services concernés.

Dans l'une des armoires de son logement, je récupérai des sacs dans lesquels j'empilai les dossiers et les bibelots que je souhaitais garder. Je décidai de laisser les vêtements et le mobilier aux indigents de la maison de retraite. Elle aurait approuvé ce choix.

Des coups brefs à intervalles réguliers sur le chambranle de la porte, une présence féminine délicieusement parfumée près de moi, un courrier marron posé sur la table de nuit, me tirèrent de l'abattement dans lequel je me complaisais. La promptitude avec laquelle la messagère s'éclipsa m'empêcha de la remercier. Je résolus de différer l'ouverture de ce pli sur lequel j'avais repéré le portrait d'un roi en l'abandonnant dans l'une des valises qui empruntèrent avec moi les couloirs de l'établissement. Puis, je livrai la liste de mes instructions aux secrétaires et signai les pages qu'elles me tendirent. Même si elles me témoignaient leur gratitude et promettaient de me revoir, je n'ignorais pas qu'une fois le seuil franchi, certaines rangeraient l'ancienne résidente dans le tiroir aux souvenirs pendant que d'autres l'évoqueraient parfois avec tendresse. Ainsi va la vie !

Dans le minuscule cellier de mon habitation, je casai les bagages de ma tante entre le congélateur et la machine à laver, pressée de satisfaire les appels de mon estomac. Tout en savourant mon sandwich, je scrutai l'horizon à travers les hautes barres des immeubles voisins puis je m'étendis sur la banquette de mon

T2. Mais l'obstination avec laquelle l'enveloppe traça son chemin dans ma mémoire me délogea de la couette dans laquelle je m'étais lovée avec tant de volupté. Seulement voilà, je ne savais plus dans quelle valise elle se cachait. Par chance, elle s'étalait au milieu des vêtements de la première que j'ouvris. En décachetant la lettre, mon couteau fit choir au sol des épreuves photographiques glissées dans une feuille blanche pliée en deux. Je les ramassai et les regardai, étonnée de reconnaître le visage de ma tante et celui d'un inconnu. Au dos de l'une d'entre elles, je lus : « Je veux te parler avant de mourir. Je t'attends. »

Tout d'abord, ces photos voltigèrent frénétiquement d'une main à l'autre puis progressivement, les cadences de ce jeu de passe-passe diminuèrent.

J'étudiai en priorité la silhouette de la défunte. Je m'attardai sur la coupe austère de son tailleur, sur la blancheur de son chemisier en dentelles, sur les reflets de sa volumineuse chevelure ondoyant sur ses épaules frêles. Cependant, je notai qu'une surprenante raideur émanait de l'ensemble. Elle se décelait à la position de ses mains agrippées au tissu de la jupe et à son regard qui s'enfuyait dans un lointain qu'elle seule apercevait.

Ensuite, j'examinai le profil de son compagnon. Son habit racontait l'histoire d'un costume froissé qui avait longtemps séjourné dans une malle. Son épaisse carrure et ses doigts aux ongles abîmés évoquaient peut-être un individu aux origines modestes. Ses cheveux drus et courts, sa peau mate signifiaient une éventuelle appartenance à un pays d'Afrique du Nord. Quant aux traits de son visage, ils affichaient une beauté que les années n'avaient pas entamée. D'un bleu violacé, ses yeux protégés par de longs cils s'étiraient vers les tempes comme une pirogue sur l'eau. Il y avait chez ce personnage un peu de l'acteur égyptien Omar Sharif et un soupçon du comédien français Alain Delon.

Mon Dieu, que cet inconnu était séduisant !

En manipulant les photographies d'une main à l'autre, je déchiffrai au verso de chacune un nom et une adresse : « Zaccaria Maouldjabibi – 1 120 rue Dan Joubif – Marrakech ».

Qu'avait-elle en commun avec cet individu ? S'agissait-il d'un ami, d'un collègue, d'un amant ? Comme pour combattre la problématique de cette découverte, se dessina soudain sur les murs de la pièce la silhouette élancée de ma tante qu'un rien habillait. Cette vision insistait surtout sur la couleur des cheveux, un alliage de mordoré et de roux, ainsi que sur la luminosité de son teint qui évoquait les tableaux des peintres flamands. Puis elle s'estompa et une somnolence inopinée me contraignit à regagner rapidement ma chambre. Je m'allongeai, fragilisée par cette apparition, avec toujours ce questionnement irrésolu en suspens au-dessus de ma tête.

Je priai pour que l'apaisement s'installe en moi jusqu'au matin, car j'avais réellement besoin de repos.

En effet, avant de partir en congés, la rédaction de notre journal féminin exigeait de tous que soient bouclés les dossiers en cours. J'étais chargée de donner une identité visuelle à tous les documents qui m'étaient présentés, de choisir la typographie, les couleurs, le papier, le positionnement des textes et images. Pendant mon absence, un graphiste compétent appliquerait mes consignes.

Le décès de ma tante et ma vie sentimentale compliquée qui s'éternisait sur l'apprentissage de la solitude avaient occulté le fait que les vacances approchaient. La France, je l'aimais en automne ou au printemps, quand les touristes étrangers lui préféraient d'autres parties du monde.

J'atteignis mes objectifs sans avoir réalisé que plus d'un mois venait de s'écouler depuis la disparition de ma tante. Le dernier jour, je me précipitai vers la sortie parmi les premières afin d'échapper aux questions et me ruai juste avant la fermeture dans le bureau d'un voyageur situé près de mon appartement. Il cessa

nos congratulations respectives avant moi pour se pencher sur l'objet de ma visite. D'emblée, il écarta le territoire français. Compte tenu de la période et de mon budget, il me suggéra la Tunisie et le Maroc.

Sans hésiter, je désignai le second. Il me conseilla la ville de Marrakech et je lui accordai volontiers la satisfaction de développer ses arguments pour finaliser une décision que j'avais déjà prise. Je comptais aussi sur le fait que ce voyage m'amènerait peut-être à réfléchir sur mes amours moribondes et sur mes trop nombreuses activités professionnelles. En effet, outre mon métier de graphiste qui m'assurait un salaire convenable, j'occupai mes loisirs à écrire et crayonner des contes pour enfants. Ce travail requérait une vive imagination, une expression claire, un don pour le dessin et la faculté de se mettre à la place des jeunes lecteurs. Depuis quelques mois, mon éditrice se réjouissait d'une notoriété grandissante mais qui, par voie de conséquence, écartait les pistes autorisant à rêver au prince charmant. Elle ne s'en pré-occupait pas plus que moi d'ailleurs.

PREMIER JOUR À MARRAKECH

Ce fut ainsi que j'embarquai, un soir du mois d'août, pour Marrakech surnommée la ville rouge ou ocre. Dans l'aéroport de Roissy, je patientai tout en compulsant une revue sur le Maroc. J'y relevai que Marrakech se classait en bonne position par rapport à Casablanca, Rabat, Meknès ou Fès, et qu'elle se situait au carrefour du Sahara et du Haut Atlas. Je localisai cette métropole sur la carte et étudiai les dynasties de ce pays. Pêle-mêle, de lointaines notions émergèrent de ma mémoire : le protectorat français, Lyautey, Mohammed V, Hassan II et plus récemment Mohammed VI.

Dès le décollage, je délaissai cette brochure pour m'entretenir avec ma voisine. Elle partait en randonnée sur le mont Toubkal, point culminant du Haut Atlas, à 63 km de Marrakech. Son enthousiasme aurait presque pu me déterminer à l'accompagner dans son périple. Et puis grâce à elle, je révisai la géographie de cette région à défaut de combler mes lacunes sur son histoire.

Nous poursuivîmes notre discussion jusqu'aux comptoirs des douaniers. Tout en prêtant une oreille attentive au discours de ma compagne, je notai que ces zélés employés se saisissaient lentement de chaque passeport. Les détails inscrits sur nos documents

semblaient revêtir pour eux une importance majeure, ce qui avait pour conséquence de freiner le travail du personnel désigné à l'arrivée de ce charter. En effet, seulement par grappes de deux ou trois, les touristes sortaient des postes de douane pour réceptionner leurs bagages.

Nullement déstabilisées par la nouveauté de cette situation, nous en déduisîmes avec philosophie que notre coucher tarderait. Ce que refusèrent certains passagers, excédés par la lenteur des opérations. Ils en gaspillèrent inutilement leur énergie et leur bonne humeur en insultant les agents qui veillaient à la fluidité du trafic dans le hall de l'aéroport.

Nous récupérâmes enfin nos papiers d'identité puis nos valises et nous nous séparâmes avec l'espoir de nous revoir peut-être, à la fin de nos vacances, mais sans réellement y croire.

Un panneau me précisa que je me trouvais au terminal 1, près de la station de taxis. Charmée par la beauté des lieux, j'examinai avec intérêt le sol, le plafond, les murs, les motifs géométriques islamiques, les couleurs claires, les matières nobles qui se mariaient avec une harmonie parfaite, transformant ce site en un magnifique palais marocain de notre XXI^e siècle. À l'extérieur, j'avisai un tableau sur lequel clignotait le chiffre de « 20 °C ». À proximité, un individu au visage fermé et à l'aspect guindé montrait une pancarte sur laquelle s'inscrivait le logo de mon organisateur de voyages. Je m'approchai et épelai mon nom qu'il s'empressa de rayer dans le carnet serré sur son torse. Tout en trotinant derrière lui, j'admirai les dessins tracés sur le carrelage et respirai au passage des odeurs florales exotiques qui m'adressaient des messages de bienvenue.

Pendant que l'employé logeait mon volumineux bagage dans le coffre, je m'engouffrai dans l'automobile jaune. Captivée par les scènes qui défilaient devant mes yeux, j'écrasai mon nez sur la vitre sale du véhicule.

Il y avait les éclairages blafards des réverbères qui se décalquaient sur des habitations dont beaucoup étaient à peine achevées.

Il y avait les silhouettes qui se dupliquaient sur les remparts et dans les ruelles.

Il y avait des ânes courageux qui tractaient des carrioles pleines d'énormes paquets.

Il y avait des chariots, dont les formes initiales disparaissaient sous des monticules d'objets, tirés par des êtres revêtus d'une djellaba ou d'habits occidentaux.

Il y avait des cyclistes qui les dépassaient pendant que des voitures chargées comme des camions coupaient la route à des mobylettes sur lesquelles deux ou trois personnes maintenaient tant bien que mal un semblant d'équilibre.

Tous se croisaient, se doublaient, s'entouraient, s'évitaient, se klaxonnaient, et tout cela sans se heurter.

Jusqu'ici silencieux, le chauffeur ouvrit la bouche pour murmurer que les fortifications s'étendaient sur dix-neuf ou vingt kilomètres. L'heure tardive m'ôta l'envie de lui répondre.

Le véhicule plongea dans les ténèbres. Les lumières de Marrakech s'estompèrent. Autour de moi, de vagues lueurs dansaient dans le noir. Devant la façade du complexe hôtelier, le conducteur, ralenti par le portail, se gara adroitement. Il lâcha ma malle à côté de la réception puis il s'éloigna pendant qu'une ravissante jeune femme s'avançait vers moi, un verre de jus de fruits à la main.

À cet instant, un sentiment d'irréalité me submergea. Quand, souriante, elle me présenta les clefs de ma chambre, il s'amplifia encore. Je me sentis bien à ma place, dans ce moment et dans cet endroit. Trop excitée pour me reposer, je rangeai mes vêtements, tout en m'efforçant de deviner par la fenêtre entrebâillée ce que les phares de l'automobile m'avaient laissé discerner.

Cette nuit-là, le sommeil que j'avais convoqué après de rapides ablutions hésita longtemps avant de se manifester.

DEUXIÈME JOUR À MARRAKECH

Mon repos fut écourté par les cris perçants d'un paon facétieux. Je traquai ce magnifique gallinacé dans les allées du parc entre des plantes aux formes biscornues et des fleurs aux sublimes couleurs. L'échec de cette inutile poursuite me précipita, en nage, dans ma chambre. Je me hâtai vers le cabinet de toilette où déjà la veille je m'étais extasiée devant le bleu indigo de la baignoire. Gênée par les bruits de mon estomac, j'y abrégai la durée de mon séjour pour suivre les panneaux indiquant le buffet. Ils me dispensaient ainsi de demander mon chemin. Dans le restaurant, les pyramides de fruits, de gâteaux, de laitages, de charcuterie semèrent le trouble dans mon esprit. Composer mon petit déjeuner aurait pu devenir un véritable casse-tête, mais ma faim surmonta sans trop de questionnement ce dilemme.

La présence de dépliants touristiques près des assiettes me rappela le conseil de mon tour-opérateur qui m'avait suggéré de prévoir dans la soirée une sortie en calèche place Jemaa el-Fna.

L'employé qui l'enregistra me recommanda aimablement de me rendre à la réunion d'information. J'acquiesçai, plus par curiosité que par réel intérêt. Seule célibataire, je patientai en compagnie des familles et de quelques retraités. De toute évi-